

Une immersion française *Si tu meurs, je te tue* — France 2011, 90 minutes

Jean-Philippe Desrochers

Numéro 279, juillet–août 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66982ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desrochers, J.-P. (2012). Compte rendu de [Une immersion française / *Si tu meurs, je te tue* — France 2011, 90 minutes]. *Séquences*, (279), 56–56.

Si tu meurs, je te tue

Une immersion française

Dans *Si tu meurs, je te tue*, Philippe, un Français récemment sorti de prison, fait la rencontre d'Avdal, un jeune Kurde qui vient d'arriver à Paris. Les deux hommes, que le hasard réunit dans un bar, se lient d'amitié. On apprend rapidement qu'Avdal désire se venger d'un criminel de guerre irakien. Même si cette prémisse peut sembler un peu gauche, le film de Hiner Saleem finit par étonner par sa subtilité et sa retenue.

Jean-Philippe Desrochers

C'est le drame qui donne lieu au rire dans *Si tu meurs, je te tue*, comme le laisse entendre son titre à la fois amusant, sérieux, intrigant et illogique. Saleem, qui a réalisé *Les Toits de Paris* en 2008, ne donne cependant aucunement dans le rire facile et prévisible. L'humour subtil qui teinte le film repose en bonne partie sur les réactions de Philippe (facies expressif du Belge Jonathan Zaccâi) devant des situations sur lesquelles il a bien peu de contrôle et sur le corps de l'acteur (costume trop grand pour lui qui accentue l'absurde de la situation dans laquelle il est plongé, gifle inattendue du père endeuillé à son endroit). Philippe est un protagoniste qui subit l'histoire plutôt qu'il ne la provoque. C'est sûrement la raison pour laquelle ce dernier, d'abord protagoniste principal du film, s'efface graduellement au profit de Siba, la fiancée d'Avdal qui apprend le décès de son amoureux une fois arrivée à Paris, au fur et à mesure que le récit progresse. Devant le choix de faire incinérer Avdal ou de le jeter dans la fosse commune, Philippe choisira la première option, sans savoir que les musulmans n'incinèrent pas leurs morts... Grave erreur qui mettra Philippe encore davantage dans le pétrin.

... c'est lorsque Hiner Saleem privilégie un minimum de plans et une économie de mots que son cinéma est le plus intéressant.

Par ailleurs, on aurait pu tourner au ridicule la rencontre entre Philippe et les sept Kurdes un brin mafiosos installés à Paris qui lui serviront d'interprètes. Il aurait été facile de sombrer dans la parodie et les clichés que l'on a l'habitude d'entendre par rapport à l'incompréhension entre les cultures. Heureusement, Saleem a l'intelligence de soigneusement éviter ces pièges, et ce, même si les premières images des Kurdes dans le salon de coiffure pouvaient laisser penser le contraire. Le cinéaste esquisse en outre une brève idylle entre Philippe et Siba. En plus de présenter des gens de diverses cultures qui habitent un arrondissement de Paris, le film a donc le mérite de convier ses personnages (et, par extension, les spectateurs) à une véritable rencontre interculturelle. En ce sens, *Si tu meurs, je te tue* se veut l'antithèse d'un film comme *French Immersion*, de Kevin Tierney, et de sa bouillie multiculturelle débilite. L'approche interculturelle de Saleem donne aussi lieu à des moments d'humour grinçants aux allures de critiques sociales. C'est le cas lorsque Mihyedin annonce au bout du fil à Cheto, qui tente de convaincre Siba de retourner au Kurdistan pour épouser le frère d'Avdal, que la femme compte, en France, contrairement à ce qu'il en est dans leur pays d'origine.

Saleem filme avec grâce la beauté et la sensualité de Siba, campée par la magnifique actrice iranienne Golshifteh Farahani. Au cours d'une scène marquante, elle fait la découverte de l'urbanité et de la modernité à bord d'un autobus qui fait défiler devant ses yeux les rues et les édifices de Paris. Par l'entremise de son regard et de son visage, on saisit alors le processus d'émancipation graduelle que vit la jeune femme — elle qui vient d'un milieu où ses allées et venues semblent contrôlées — au contact de la société occidentale. Par ailleurs, la scène où Siba joue du piano est l'une des plus belles du film sur les plans esthétique et symbolique. Siba, sous le regard ébahi et plein d'admiration de Geneviève, y fait preuve d'une maîtrise étonnante de l'instrument. Le cinéaste n'a besoin que d'un seul plan pour rendre la complexité des émotions de la scène. L'utilisation de dialogues explicatifs aurait ici été superflue. Bref, c'est lorsque Hiner Saleem privilégie un minimum de plans et une économie de mots que son cinéma est le plus intéressant. En ce qui a trait au scénario, le cinéaste a su, dans sa plus récente œuvre, trouver le parfait dosage entre humour et drame. Malgré quelques faiblesses, dont l'apparition d'une Jane Birkin un peu accessoire, *Si tu meurs, je te tue* a tout pour plaire à un public qui cherche à se divertir intelligemment.



Hiner Saleem filme avec grâce la beauté et la sensualité de Siba (Golshifteh Farahani)

■ France 2011 — **Durée** : 90 minutes — **Réal.** : Hiner Saleem — **Scén.** : Hiner Saleem — **Images** : Manuel Teran — **Mont.** : Emmanuelle Mimran — **Mus.** : Benjamin Biolay — **Son** : Olivier Le Vacon, Elisabeth Paquette, Stéphane Thiébaud — **Dir. art.** : Michel Loro — **Cost.** : Agnès Noden — **Int.** : Jonathan Zaccâi (Philippe), Golshifteh Farahani (Siba), Billey Demirtas (Avdal), Özz Nüjen (Mihyedin), Menderes Samancılar (Cheto), Mylène Demongeot (Geneviève, la logeuse) — **Prod.** : Antoine de Clermont-Tonnerre — **Dist.** : FunFilm.